



VIVE LE PCF (MLM) !

Jean Racine

ALEXANDRE LE GRAND

TRAGÉDIE

M. DC. LXVI.

À Paris, Chez Pierre Trabouillet, dans la Galerie des Prisonniers, à l'Image Saint-Hubert.

Représenté pour la première fois au Théâtre du Palais-Royal, le 4 décembre 1665.

SIRE,

Voici une seconde entreprise qui n'est pas moins hardie que la première. Je ne me contente pas d'avoir mis à la tête de mon ouvrage le nom d'Alexandre, j'y ajoute encore celui de VOTRE MAJESTÉ, c'est-à-dire que j'assemble tout ce que le siècle présent et les siècles passés nous peuvent fournir de plus grand. Mais, SIRE, j'espère que VOTRE MAJESTÉ ne condamnera pas cette seconde hardiesse, comme elle n'a pas désapprouvé la première. Quelques efforts que l'on eût faits pour lui défigurer mon héros, il n'a pas plutôt paru devant elle, qu'elle l'a reconnu pour Alexandre. Et à qui s'en rapportera-t-on, qu'à un roi dont la gloire est répandue aussi loin que celle de ce conquérant, et devant qui l'on peut dire que tous les peuples du monde se taisent comme l'Écriture l'a dit d'Alexandre ? Je sais bien que ce silence est un silence d'étonnement et d'admiration, que jusques ici la force de vos armes ne leur a pas tant imposé que celle de vos vertus. Mais, SIRE, votre réputation n'en est pas moins éclatante, pour n'être point établie sur les embrasements et sur les ruines ; et déjà VOTRE MAJESTÉ est arrivée au comble de la gloire par un chemin plus nouveau et plus difficile que celui par où Alexandre y est monté. Il n'est pas extraordinaire de voir un jeune homme gagner des batailles, de le voir mettre le feu par toute la terre. Il n'est pas impossible que la jeunesse et la fortune l'emportent victorieux jusqu'au fond des Indes. L'histoire est pleine de jeunes conquérants ; et l'on sait avec quelle ardeur VOTRE MAJESTÉ elle-même a cherché les occasions de se signaler dans un âge où Alexandre ne faisait encore que pleurer sur les victoires de son père. Mais elle me permettra de lui dire que devant elle, on n'a point vu de roi qui, à l'âge d'Alexandre, ait fait paraître la conduite d'Auguste ; qui, sans s'éloigner presque du centre de son royaume, ait répandu sa lumière jusqu'au bout du monde ; et qui ait commencé sa carrière par où les plus grands princes ont tâché d'achever la leur. On a disputé chez les anciens si la fortune n'avait point eu plus de part que la vertu dans les conquêtes d'Alexandre. Mais quelle part la fortune peut-elle prétendre aux actions d'un roi qui ne doit qu'à ses seuls conseils l'état florissant de son royaume, et qui n'a besoin que de lui-même, pour se rendre

redoutable à toute l'Europe ? Mais, SIRE, je ne songe pas qu'en voulant louer VOTRE MAJESTÉ je m'engage dans une carrière trop vaste et trop difficile. Il faut auparavant m'essayer encore sur quelques autres héros de l'antiquité ; et je prévois qu'à mesure que je prendrai de nouvelles forces, VOTRE MAJESTÉ se couvrira elle-même d'une gloire toute nouvelle ; que nous la reverrons peut-être, à la tête d'une armée, achever la comparaison qu'on peut faire d'elle et d'Alexandre, et ajouter le titre de conquérant à celui du plus sage roi de la terre. Ce sera alors que vos sujets devront consacrer toutes leurs veilles au récit de tant de grandes actions, et ne pas souffrir que VOTRE MAJESTÉ ait lieu de se plaindre, comme Alexandre, qu'elle n'a eu personne de son temps qui pût laisser à la postérité la mémoire de ses vertus. Je n'espère pas être assez heureux pour me distinguer par le mérite de mes ouvrages, mais je sais bien que je me signalerai au moins par le zèle et la profonde vénération avec laquelle je suis,

SIRE DE VOTRE MAJESTÉ, Le très humble, très obéissant, et très fidèle serviteur et sujet,
RACINE.

Première préface (édition 1666 et 1672)

[Note : Les parties entre crochets de cette préface sont supprimées dans l'édition de 1672]

Je ne rapporterai point ici ce que l'histoire dit de Porus, il faudrait copier tout le huitième livre de Quinte-Curce ; et je m'engagerai moins encore à faire une exacte apologie de tous les endroits qu'on a voulu combattre dans ma pièce. Je n'ai pas prétendu donner au public un ouvrage parfait : je me fais trop justice pour avoir osé me flatter de cette espérance. Avec quelque succès qu'on ait représenté mon Alexandre, et quoique les premières personnes de la terre et les Alexandres de notre siècle se soient hautement déclarés pour lui, je ne me laisse point éblouir par ces illustres approbations. Je veux croire qu'ils ont voulu encourager un jeune homme, et m'exciter à faire encore mieux dans la suite ; mais j'avoue que, quelque défiance que j'eusse de moi-même, je n'ai pu m'empêcher de concevoir quelque opinion de ma tragédie, quand j'ai vu la peine que se sont donnée certaines gens pour la décrier. On ne fait point tant de brigues contre un ouvrage qu'on n'estime pas ; on se contente de ne plus le voir quand on l'a vu une fois, et on le laisse tomber de lui-même, sans daigner seulement contribuer à sa chute. [Cependant j'ai eu le plaisir de voir plus de six fois de suite à ma pièce le visage de ces censeurs ; ils n'ont pas craint de s'exposer si souvent à entendre une chose qui leur déplaisait ; ils ont prodigué libéralement leur temps et leurs peines pour la venir critiquer, sans compter les chagrins que leur ont peut-être coûté les applaudissements que leur présence n'a pas empêché le public de me donner.] Ce n'est pas, comme j'ai déjà dit, que je croie ma pièce sans défauts. On sait avec quelle déférence j'ai écouté les avis sincères de mes véritables amis, et l'on verra même que j'ai profité en quelques endroits des conseils que j'en ai reçus. Mais je n'aurais jamais fait si je m'arrêtais aux subtilités de quelques critiques, qui prétendent assujettir le goût du public aux dégoûts d'un esprit malade, qui vont au théâtre avec un ferme dessein de n'y point prendre de plaisir, et qui croient prouver à tous les spectateurs, par un branlement de tête et par des grimaces affectées, qu'ils ont étudié à fond la Poétique d'Aristote.

En effet, que répondrais-je à ces critiques qui condamnent jusques au titre de ma tragédie, et qui ne

veulent pas que je l'appelle Alexandre, quoique Alexandre en fasse la principale action, et que le véritable sujet de la pièce ne soit autre chose que la générosité de ce conquérant ? Ils disent que je fais Porus plus grand qu'Alexandre. Et en quoi paraît-il plus grand ? Alexandre, n'est-il pas toujours le vainqueur ? Il ne se contente pas de vaincre Porus par la force de ses armes, il triomphe de sa fierté même par la générosité qu'il fait paraître en lui rendant ses États. Ils trouvent étrange qu'Alexandre, après avoir gagné la bataille, ne retourne pas à la tête de son armée, et qu'il s'entretienne avec sa maîtresse, au lieu d'aller combattre un petit nombre de désespérés qui ne cherchent qu'à périr. Cependant, si l'on en croit un des plus grands capitaines de ce temps, Éphestion n'a pas dû s'y trouver lui-même. [Ils ne peuvent souffrir qu'Éphestion fasse le récit de la mort de Taxile en présence de Porus, parce que ce récit est trop à l'avantage de ce prince. Mais ils ne considèrent pas que l'on ne blâme les louanges que l'on donne à une personne en sa présence, que quand elles peuvent être suspectes de flatterie, et qu'elles font un effet tout contraire quand elles partent de la bouche d'un ennemi et que celui qu'on loue est dans le malheur. Cela s'appelle rendre justice à la vertu, et la respecter même dans les fers. Il me semble que cette conduite répond assez bien à l'idée que les historiens nous donnent du favori d'Alexandre. Mais au moins, disent-ils, il devrait épargner la patience de son maître, et ne pas tant vanter devant lui la valeur de son ennemi. Ceux qui tiennent ce langage ont sans doute oublié que Porus vient d'être défait par Alexandre, et que les louanges qu'on donne au vaincu retournent à la gloire du vainqueur.] Je ne réponds rien à ceux qui blâment Alexandre de rétablir Porus en présence de Cléofile. C'est assez pour moi que ce qui passe pour une faute auprès de ces esprits qui n'ont lu l'histoire que dans les romans, et qui croient qu'un héros ne doit jamais faire un pas sans la permission de sa maîtresse, a reçu des louanges de ceux qui, étant eux-mêmes de grands héros, ont droit de juger de la vertu de leurs pareils. Enfin la plus grande objection que l'on me fasse, c'est que mon sujet est trop simple et trop stérile.

Je ne représente point à ces critiques le goût de l'antiquité ; [je vois bien qu'ils le connaissent médiocrement]. Mais de quoi se plaignent-ils, si toutes mes scènes sont bien remplies, si elles sont bien liées nécessairement les unes aux autres, si tous mes acteurs ne viennent point sur le théâtre que l'on ne sache la raison qui les y fait venir et si, avec peu d'incidents et peu de matière, j'ai été assez heureux pour faire une pièce qui les a peut-être attachés malgré eux depuis le commencement jusqu'à la fin ? Mais ce qui me console, c'est de voir mes censeurs s'accorder si mal ensemble : les uns disent que Taxile n'est point assez honnête homme, les autres, qu'il ne mérite point sa perte ; les uns soutiennent qu'Alexandre n'est point assez amoureux, les autres, qu'il ne vient sur le théâtre que pour parler d'amour. Ainsi je n'ai pas besoin que mes amis se mettent en peine de me justifier, je n'ai qu'à renvoyer mes ennemis à mes ennemis, et je me repose sur eux de la défense d'une pièce qu'ils attaquent en si mauvaise intelligence, et avec des sentiments si opposés.

Seconde préface (édition 1674 et suivantes)

Il n'y a guère de tragédie, où l'Histoire soit plus fidèlement suivie que dans celle-ci. Le sujet en est tiré de plusieurs auteurs, mais surtout du huitième Livre de Quinte-Curce. C'est-là qu'on peut voir tout ce qu'Alexandre fit lorsqu'il entra dans les Indes, les Ambassades qu'il envoya aux Rois de ce pays-là, les différentes réceptions qu'ils firent à ses envoyés, l'alliance que Taxile fit avec lui, la fierté avec laquelle Porus refusa les conditions qu'on lui présentait, l'inimitié qui était entre Porus et Taxile, et enfin la victoire qu'Alexandre remporta sur Porus, la réponse généreuse que ce brave Indien fit au vainqueur qui lui demandait comment il voulait qu'on le traitât, et la générosité avec laquelle Alexandre lui rendit tous ses états, et en ajouta beaucoup d'autres.

Cette action d'Alexandre a passé pour une des plus belles que ce prince ait faites en sa vie ; et le danger que Porus lui fit courir dans la bataille, lui parut le plus grand où il se fût jamais trouvé. Il le confessa lui-même, en disant qu'il avait trouvé enfin un péril digne de son courage. Et ce fut en cette même occasion qu'il s'écria : « Ô Athéniens, combien de travaux j'endure pour me faire louer de vous ! » J'ai tâché de représenter en Porus un ennemi digne d'Alexandre. Et je puis dire que son caractère a plu extrêmement sur notre théâtre; jusques-là, que des personnes m'ont reproché que je faisais ce prince plus grand qu'Alexandre. Mais ces personnes ne considèrent pas que dans la bataille et dans la victoire Alexandre est en effet plus grand que Porus ; qu'il n'y a pas un vers dans la tragédie qui ne soit à la louange d'Alexandre, que les invectives même de Porus et d'Axiane sont autant d'éloges de la valeur de ce conquérant. Porus a peut-être quelque chose qui intéresse davantage, parce qu'il est dans le malheur. « Car, comme dit Sénèque, nous sommes de telle nature, qu'il n'y a rien au monde qui se fasse tant admirer qu'un homme qui sait être malheureux avec courage. » Ita affecti sumus, ut nihil aeque magnam apud nos admirationem occupet, quam homo fortiter miser.

Les amours d'Alexandre et de Cléofile ne sont pas de mon invention. Justin en parle aussi bien que Quinte-Curce. Ces deux historiens rapportent qu'une reine dans les Indes nommée Cléofile, se rendit à ce prince avec la ville où il la tenait assiégée, et qu'il la rétablit dans son royaume en considération de sa beauté. Elle en eut un fils, et elle l'appela Alexandre. Voici les paroles de Justin : Regna Cleofidis Reginae petit : Quae cum se dedisset ei, Regnum ab Alexandro recepit, illecebris consecuta quod virtute non potuerat, Filiumque ab eo genitum, Alexandrum nominavit, qui postea Regnum Indorum potitus est. [à partir de ce point le texte suivant est supprimé à partir de 1687] Il paraît par la suite de ce passage que les indiens regardaient cette Cléofile comme les Romains depuis regardèrent Cléopâtre. Aussi y a-t-il quelque conformité entre les aventures de ces deux reines ; et Cléofile en usa envers César. L'une eut un fils, qu'elle appelait Césarion. On pouvait ajouter cette ressemblance au parallèle que l'on a fait de ces deux conquérants, d'autant plus qu'ils se ressemblaient beaucoup dans la manière dont ils étaient amoureux. Cette passion ne les a jamais tourmentés plus que de raison. Et quand Cléofile aurait été soeur de Taxile, comme elle l'est dans ma tragédie, je suis persuadé que l'amour qu'Alexandre avait pour elle ne l'aurait pas empêché de rétablir Porus en présence de cette présence.

ACTEURS

ALEXANDRE

PORUS, roi dans les Indes.

TAXILE, roi dans les Indes.

AXIANE, reine d'une autre partie des Indes.

CLÉOFILÉ, soeur de Taxile.

ÉPHESTION

SUITE D'ALEXANDRE

La scène est sur le bord de l'Hydaspe, dans le camp de Taxile.

Le texte est celui de l'édition 1697.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Taxile, Cléofile.

CLÉOFILE

Quoi ? Vous allez combattre un roi dont la puissance
Semble forcer le ciel à prendre sa défense ;
Sous qui toute l'Asie a vu tomber ses rois,
Et qui tient la fortune attachée à ses lois ?
Mon frère, ouvrez les yeux pour connaître Alexandre,
Voyez de toutes parts les trônes mis en cendre,
Les peuples asservis, et les rois enchaînés,
Et prévenez les maux qui les ont entraînés.

TAXILE

Voulez-vous que frappé d'une crainte si basse,
Je présente la tête au joug qui nous menace,
Et que j'entende dire aux peuples indiens,
Que j'ai forgé moi-même et leurs fers et les miens ?
Quitterai-je Porus, trahirai-je ces princes,
Que rassemble le soin d'affranchir nos provinces,
Et qui sans balancer sur un si noble choix,
Sauront également vivre ou mourir en rois ?
En voyez-vous un seul, qui sans rien entreprendre
Se laisse terrasser au seul nom d'Alexandre,
Et le croyant déjà maître de l'univers,

Aille esclave empressé lui demander des fers ?
Loin de s'épouvanter à l'aspect de sa gloire,
Ils l'attaqueront même au sein de la victoire.
Et vous voulez, ma soeur, que Taxile aujourd'hui,
Tout prêt à le combattre, implore son appui.

CLÉOFILE

Aussi n'est-ce qu'à vous que ce prince s'adresse,
Pour votre amitié seule Alexandre s'empresse ;
Quand la foudre s'allume et s'apprête à partir,
Il s'efforce en secret de vous en garantir.

TAXILE

Pourquoi suis-je le seul que son courroux ménage ?
De tous ceux que l'Hydaspe oppose à son courage,
Ai-je mérité seul son indigne pitié ?
Ne peut-il à Porus offrir son amitié ?
Ah ! Sans doute il lui croit l'âme trop généreuse
Pour écouter jamais une offre si honteuse,
Il cherche une vertu qui lui résiste moins,
Et peut-être il me croit plus digne de ses soins.

CLÉOFILE

Dites, sans l'accuser de chercher un esclave,
Que de ses ennemis il vous croit le plus brave,
Et qu'en vous arrachant les armes de la main,
Il se promet du reste un triomphe certain.
Son choix à votre nom n'imprime point de taches,
Son amitié n'est point le partage des lâches ;
Quoiqu'il brûle de voir tout l'univers soumis,

On ne voit point d'esclave au rang de ses amis.
Ah ! Si son amitié peut souiller votre gloire,
Que ne m'épargniez-vous une tache si noire ?
Vous connaissez les soins qu'il me rend tous les jours,
Il ne tenait qu'à vous d'en arrêter le cours.
Vous me voyez ici maîtresse de son âme,
Cent messages secrets m'assurent de sa flamme,
Pour venir jusqu'à moi ses soupirs embrasés
Se font jour à travers de deux camps opposés.
Au lieu de le haïr, au lieu de m'y contraindre,
De mon trop de rigueur je vous ai vu vous plaindre.
Vous m'avez engagée à souffrir son amour,
Et peut-être, mon frère, à l'aimer à mon tour.

TAXILE

Vous pouvez, sans rougir du pouvoir de vos charmes,
Forcer ce grand guerrier à vous rendre les armes,
Et sans que votre coeur doive s'en alarmer,
Le vainqueur de l'Euphrate a pu vous désarmer.
Mais l'État aujourd'hui suivra ma destinée,
Je tiens avec mon sort sa fortune enchaînée,
Et quoique vos conseils tâchent de me fléchir,
Je dois demeurer libre afin de l'affranchir.
Je sais l'inquiétude où ce dessein vous livre ;
Mais comme vous, ma soeur, j'ai mon amour à suivre.
Les beaux yeux d'Axiane, ennemis de la paix,
Contre votre Alexandre arment tous leurs attraits.
Reine de tous les coeurs, elle met tout en armes,
Pour cette liberté que détruisent ses charmes,
Elle rougit des fers qu'on apporte en ces lieux,

Et n'y saurait souffrir de tyrans que ses yeux.

Il faut servir, ma soeur, son illustre colère.

Il faut aller...

CLÉOFILE

Hé bien, perdez-vous pour lui plaire !

De ces tyrans si chers suivez l'arrêt fatal,

Servez-les, ou plutôt servez votre rival.

De vos propres lauriers souffrez qu'on le couronne,

Combattez pour Porus, Axiane l'ordonne ;

Et par de beaux exploits, appuyant sa rigueur,

Assurez à Porus l'empire de son coeur.

TAXILE

Ah ! Ma soeur, croyez-vous que Porus...

CLÉOFILE

Mais vous-même,

Doutez-vous en effet qu'Axiane ne l'aime ?

Quoi, ne voyez-vous pas avec quelle chaleur,

L'ingrate à vos yeux même étale sa valeur ?

Quelque brave qu'on soit, si nous la voulons croire,

Ce n'est qu'autour de lui que vole la Victoire ;

Vous formeriez sans lui d'inutiles desseins,

La liberté de l'Inde est toute entre ses mains.

Sans lui déjà nos murs seraient réduits en cendre,

Lui seul peut arrêter les progrès d'Alexandre :

Elle se fait un dieu de ce prince charmant,

Et vous doutez encor qu'elle en fasse un amant ?

TAXILE

Je tâchais d'en douter, cruelle Cléofile.
Hélas ! Dans son erreur affermissez Taxile.
Pourquoi lui peignez-vous cet objet odieux ?
Aidez-le bien plutôt à démentir ses yeux.
Dites-lui qu'Axiane est une beauté fière,
Telle à tous les mortels qu'elle est à votre frère.
Flattez de quelque espoir...

CLÉOFILE

Espérez, j'y consens :
Mais n'espérez plus rien de vos soins impuissants.
Pourquoi dans les combats chercher une conquête,
Qu'à vous livrer lui-même Alexandre s'apprête ?
Ce n'est pas contre lui qu'il la faut disputer,
Porus est l'ennemi qui prétend vous l'ôter.
Pour ne vanter que lui, l'injuste renommée
Semble oublier les noms du reste de l'armée :
Quoi qu'on fasse, lui seul en ravit tout l'éclat,
Et comme ses sujets il vous mène au combat.
Ah ! Si ce nom vous plaît, si vous cherchez à l'être,
Les Grecs et les Persans vous enseignent un maître.
Vous trouverez cent rois compagnons de vos fers,
Porus y viendra même avec tout l'univers.
Mais Alexandre enfin ne vous tend point de chaînes ;
Il laisse à votre front ces marques souveraines,
Qu'un orgueilleux rival ose ici dédaigner.
Porus vous fait servir, il vous fera régner.
Au lieu que de Porus vous êtes la victime,
Vous serez... Mais voici ce rival magnanime.

TAXILE

Ah ! Ma soeur, je me trouble, et mon coeur alarmé,
En voyant mon rival, me dit qu'il est aimé.

CLÉOFILE

Le temps vous presse. Adieu. C'est à vous de vous rendre
L'esclave de Porus, ou l'ami d'Alexandre.

SCÈNE II

Porus, Taxile.

PORUS

Seigneur, ou je me trompe, ou nos fiers ennemis,
Feron moins de progrès qu'ils ne s'étaient promis.
Nos chefs et nos soldats brûlants d'impatience,
Font lire sur leur front une mâle assurance ;
Ils s'animent l'un l'autre, et nos moindres guerriers
Se promettent déjà des moissons de lauriers.
J'ai vu de rang en rang cette ardeur répandue,
Par des cris généreux éclater à ma vue :
Ils se plaignent qu'au lieu d'éprouver leur grand coeur,
L'oisiveté d'un camp consume leur vigueur.
Laisserons-nous languir tant d'illustres courages ?
Notre ennemi, Seigneur, cherche ses avantages :
Il se sent faible encore, et pour nous retenir
Éphestion demande à nous entretenir.
Et par de vains discours...

TAXILE

Seigneur, il faut l'entendre,
Nous ignorons encor ce que veut Alexandre.
Peut-être est-ce la paix qu'il nous veut présenter.

PORUS

La paix ! Ah de sa main pourriez-vous l'accepter ?
Hé quoi ? Nous l'aurons vu par tant d'horribles guerres,
Troubler le calme heureux dont jouissaient nos terres,
Et le fer à la main entrer dans nos États,
Pour attaquer des rois qui ne l'offensaient pas ?
Nous l'aurons vu piller des provinces entières,
Du sang de nos sujets faire enfler nos rivières,
Et quand le ciel s'apprête à nous l'abandonner,
J'attendrai qu'un tyran daigne nous pardonner ?

TAXILE

Ne dites point, Seigneur, que le ciel l'abandonne.
D'un soin toujours égal sa faveur l'environne :
Un roi qui fait trembler tant d'États sous ses lois,
N'est pas un ennemi que méprisent les rois.

PORUS

Loin de le mépriser j'admire son courage,
Je rends à sa valeur un légitime hommage.
Mais je veux à mon tour mériter les tributs
Que je me sens forcé de rendre à ses vertus.
Oui je consens qu'au ciel on élève Alexandre;

Mais si je puis, Seigneur, je l'en ferai descendre,
Et j'irai l'attaquer jusque sur les autels
Que lui dresse en tremblant le reste des mortels.
C'est ainsi qu'Alexandre estima tous ces princes,
Dont sa valeur pourtant a conquis les provinces.
Si son coeur dans l'Asie eût montré quelque effroi,
Darius en mourant l'aurait-il vu son roi ?

TAXILE

Seigneur, si Darius avait su se connaître,
Il régnerait encore où règne un autre maître.
Cependant cet orgueil qui causa son trépas,
Avait un fondement que vos mépris n'ont pas.
La valeur d'Alexandre à peine était connue,
Ce foudre était encore enfermé dans la nue.
Dans un calme profond Darius endormi
Ignorait jusqu'au nom d'un si faible ennemi.
Il le connut bientôt, et son âme étonnée
De tout ce grand pouvoir se vit abandonnée ;
Il se vit terrassé d'un bras victorieux,
Et la foudre en tombant lui fit ouvrir les yeux.

PORUS

Mais encore à quel prix croyez-vous qu'Alexandre
Mette l'indigne paix dont il veut vous surprendre ?
Demandez-le, Seigneur, à cent peuples divers,
Que cette paix trompeuse a jetés dans les fers.
Non, ne nous flattons point, sa douceur nous outrage.
Toujours son amitié traîne un long esclavage :

En vain on prétendrait n'obéir qu'à demi ;
Si l'on n'est son esclave, on est son ennemi.

TAXILE

Seigneur, sans se montrer lâche ni téméraire,
Par quelque vain hommage on peut le satisfaire.
Flattons par des respects ce prince ambitieux,
Que son bouillant orgueil appelle en d'autres lieux.
C'est un torrent qui passe, et dont la violence
Sur tout ce qui l'arrête exerce sa puissance ;
Qui grossi du débris de cent peuples divers,
Veut du bruit de son cours remplir tout l'univers.
Que sert de l'irriter par un orgueil sauvage ?
D'un favorable accueil honorons son passage,
Et lui cédant des droits que nous reprendrons bien,
Rendons-lui des devoirs qui ne nous coûtent rien.

PORUS

Qui ne nous coûtent rien, Seigneur ? L'osez-vous croire ?
Compterais-je pour rien la perte de ma gloire ?
Votre empire, et le mien seraient trop achetés,
S'ils coûtaient à Porus les moindres lâchetés.
Mais croyez-vous qu'un prince enflé de tant d'audace,
De son passage ici ne laissât point de trace ?
Combien de rois brisés à ce funeste écueil,
Ne règnent plus qu'autant qu'il plaît à son orgueil ?
Nos couronnes d'abord devenant ses conquêtes,
Tant que nous régnerions flotteraient sur nos têtes,
Et nos sceptres en proie à ses moindres dédains,
Dès qu'il aurait parlé tomberaient de nos mains.

Ne dites point qu'il court de province en province,
Jamais de ses liens il ne dégage un prince,
Et pour mieux asservir les peuples sous ses lois,
Souvent dans la poussière il leur cherche des rois.
Mais ces indignes soins touchent peu mon courage,
Votre seul intérêt m'inspire ce langage;
Porus n'a point de part dans tout cet entretien,
Et quand la gloire parle il n'écoute plus rien.

TAXILE

J'écoute comme vous ce que l'honneur m'inspire,
Seigneur, mais il m'engage à sauver mon empire.

PORUS

Si vous voulez sauver l'un et l'autre aujourd'hui,
Prévenons Alexandre, et marchons contre lui.

TAXILE

L'audace et le mépris sont d'infidèles guides.

PORUS

La honte suit de près les courages timides.

TAXILE

Le peuple aime les rois qui savent l'épargner.

PORUS

Il estime encor plus ceux qui savent régner.

TAXILE

Ces conseils ne plairont qu'à des âmes hautaines.

PORUS

Ils plairont à des rois, et peut-être à des reines.

TAXILE

La reine, à vous ouïr, n'a des yeux que pour vous.

PORUS

Un esclave est pour elle un objet de courroux.

TAXILE

Mais croyez-vous, Seigneur, que l'amour vous ordonne

D'exposer avec vous son peuple et sa personne ?

Non, non, sans vous flatter, avouez qu'en ce jour

Vous suivez votre haine, et non pas votre amour.

PORUS

Hé bien, je l'avouerai, que ma juste colère

Aime la guerre autant que la paix vous est chère.

J'avouerai que brûlant d'une noble chaleur,

Je vais contre Alexandre éprouver ma valeur.

Du bruit de ses exploits mon âme importunée

Attend depuis longtemps cette heureuse journée.

Avant qu'il me cherchât, un orgueil inquiet

M'avait déjà rendu son ennemi secret.

Dans le noble transport de cette jalousie,

Je le trouvais trop lent à traverser l'Asie.

Je l'attirais ici par des vœux si puissants,

Que je portais envie au bonheur des Persans.
Et maintenant encor s'il trompait mon courage,
Pour sortir de ces lieux, s'il cherchait un passage,
Vous me verriez moi-même armé pour l'arrêter,
Lui refuser la paix qu'il nous veut présenter.

TAXILE

Oui, sans doute, une ardeur si haute et si constante
Vous promet dans l'histoire une place éclatante ;
Et sous ce grand dessein dussiez-vous succomber,
Au moins c'est avec bruit qu'on vous verra tomber.
La reine vient. Adieu. Vantez-lui votre zèle,
Découvrez cet orgueil qui vous rend digne d'elle.
Pour moi je troublerais un si noble entretien,
Et vos coeurs rougiraient des faiblesses du mien.

SCÈNE III

Porus, Axiane.

AXIANE

Quoi, Taxile me fuit ? Quelle cause inconnue...

PORUS

Il fait bien de cacher sa honte à votre vue,
Et puisqu'il n'ose plus s'exposer aux hasards,
De quel front pourrait-il soutenir vos regards ?
Mais laissons-le, Madame et puisqu'il veut se rendre,
Qu'il aille avec sa soeur adorer Alexandre.
Retirons, nous d'un camp, où l'encens à la main

Le fidèle Taxile attend son souverain.

AXIANE

Mais, Seigneur, que dit-il ?

PORUS

Il en fait trop paraître.

Cet esclave déjà m'ose vanter son maître,

Il veut que je le serve...

AXIANE

Ah ! Sans vous emporter,

Souffrez que mes efforts tâchent de l'arrêter.

Ses soupirs, malgré moi, m'assurent qu'il m'adore.

Quoi qu'il en soit, souffrez que je lui parle encore,

Et ne le forçons point par ce cruel mépris,

D'achever un dessein qu'il peut n'avoir pas pris.

PORUS

Hé quoi, vous en doutez ? Et votre âme s'assure

Sur la foi d'un amant infidèle, et parjure,

Qui veut à son tyran vous livrer aujourd'hui,

Et croit en vous donnant, vous obtenir de lui.

Hé bien, aidez-le donc à vous trahir vous-même,

Il vous peut arracher à mon amour extrême ;

Mais il ne peut m'ôter par ses efforts jaloux,

La gloire de combattre et de mourir pour vous.

AXIANE

Et vous croyez qu'après une telle insolence,

Mon amitié, Seigneur, serait sa récompense ?
Vous croyez que mon coeur s'engageant sous sa loi,
Je souscrirais au don qu'on lui ferait de moi ?
Pouvez-vous, sans rougir, m'accuser d'un tel crime ?
Ai-je fait pour ce prince éclater tant d'estime ?
Entre Taxile et vous, s'il fallait prononcer,
Seigneur, le croyez-vous, qu'on me vît balancer ?
Sais-je pas que Taxile est une âme incertaine,
Que l'amour le retient quand la crainte l'entraîne ?
Sais-je pas que sans moi sa timide valeur
Succomberait bientôt aux ruses de sa soeur ?
Vous savez qu'Alexandre en fit sa prisonnière,
Et qu'enfin cette soeur retourna vers son frère,
Mais je connus bientôt qu'elle avait entrepris
De l'arrêter au piège où son coeur était pris.

PORUS

Et vous pouvez encor demeurer auprès d'elle ?
Que n'abandonnez-vous cette soeur criminelle ?
Pourquoi par tant de soins voulez-vous épargner
Un prince...

AXIANE

C'est pour vous que je le veux gagner.
Vous verrai-je accablé du soin de nos provinces,
Attaquer seul un roi vainqueur de tant de princes ?
Je vous veux dans Taxile offrir un défenseur,
Qui combatte Alexandre en dépit de sa soeur.
Que n'avez-vous pour moi cette ardeur empressée ?
Mais d'un soin si commun votre âme est peu blessée ;

Pourvu que ce grand coeur périsse noblement,
Ce qui suivra sa mort le touche faiblement.
Vous me voulez livrer sans secours, sans asile,
Au courroux d'Alexandre, à l'amour de Taxile,
Qui me traitant bientôt en superbe vainqueur,
Pour prix de votre mort demandera mon coeur.
Hé bien, Seigneur, allez. Contentez votre envie,
Combattez, oubliez le soin de votre vie.
Oubliez que le ciel favorable à vos vœux
Vous préparait peut-être un sort assez heureux.
Peut-être qu'à son tour Axiane charmée,
Allait... Mais non, Seigneur, courez vers votre armée.
Un si long entretien vous serait ennuyeux,
Et c'est vous retenir trop longtemps en ces lieux.

PORUS

Ah ! Madame, arrêtez, et connaissez ma flamme,
Ordonnez de mes jours, disposez de mon âme,
La gloire y peut beaucoup, je ne m'en cache pas,
Mais que n'y peuvent point tant de divins appas !
Je ne vous dirai point que pour vaincre Alexandre
Vos soldats et les miens allaient tout entreprendre,
Que c'était pour Porus un bonheur sans égal,
De triompher tout seul aux yeux de son rival.
Je ne vous dis plus rien. Parlez en souveraine.
Mon coeur met à vos pieds et sa gloire, et sa haine.

AXIANE

Ne craignez rien : ce coeur qui veut bien m'obéir,
N'est pas entre des mains qui le puissent trahir.

Non, je ne prétends pas jalouse de sa gloire,
Arrêter un héros qui court à la victoire.
Contre un fier ennemi précipitez vos pas,
Mais de vos alliés ne vous séparez pas.
Ménagez-les, Seigneur, et d'une âme tranquille
Laissez agir mes soins sur l'esprit de Taxile ;
Montrez en sa faveur des sentiments plus doux,
Je le vais engager à combattre pour vous.

PORUS

Hé bien, Madame, allez, j'y consens avec joie.
Voyons Éphestion, puisqu'il faut qu'on le voie.
Mais sans perdre l'espoir de le suivre de près,
J'attends Éphestion, et le combat après.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Cléofile, Éphestion.

ÉPHESTION

Oui, tandis que vos rois délibèrent ensemble,
Et que tout se prépare au conseil qui s'assemble,
Madame permettez que je vous parle aussi
Des secrètes raisons qui m'amènent ici.
Fidèle confident du beau feu de mon maître,
Souffrez que je l'explique aux yeux qui l'ont fait naître,
Et que pour ce héros, j'ose vous demander
Le repos qu'à vos rois il veut bien accorder.
Après tant de soupirs, que faut-il qu'il espère ?
Attendez-vous encore après l'aveu d'un frère ?
Voulez-vous que son coeur incertain et confus,
Ne se donne jamais sans craindre vos refus ?
Faut-il mettre à vos pieds le reste de la terre ?
Faut-il donner la paix ? Faut-il faire la guerre ?
Prononcez. Alexandre est tout prêt d'y courir,
Ou pour vous mériter, ou pour vous conquérir.

CLÉOFIÈLE

Puis-je croire qu'un prince, au comble de la gloire,
De mes faibles attraits garde encor la mémoire ?
Que traînant après lui la victoire et l'effroi

Il se puisse abaisser à soupirer pour moi ?
Des captifs comme lui brisent bientôt leur chaîne,
À de plus hauts desseins la gloire les entraîne,
Et l'amour dans leurs coeurs interrompu, troublé,
Sous le faix des lauriers est bientôt accablé.
Tandis que ce héros me tint sa prisonnière,
J'ai pu toucher son coeur d'une atteinte légère ;
Mais je pense, Seigneur, qu'en rompant mes liens,
Alexandre à son tour brisa bientôt les siens.

ÉPHESTION

Ah ! Si vous l'aviez vu brûlant d'impatience,
Compter les tristes jours d'une si longue absence,
Vous sauriez que l'amour précipitant ses pas,
Il ne cherchait que vous en courant aux combats.
C'est pour vous qu'on l'a vu, vainqueur de tant de princes,
D'un cours impétueux traverser vos provinces.
Et briser en passant sous l'effort de ses coups,
Tout ce qui l'empêchait de s'approcher de vous.
On voit en même champ vos drapeaux et les nôtres,
De ses retranchements il découvre les vôtres,
Mais après tant d'exploits, ce timide vainqueur,
Craint qu'il ne soit encor bien loin de votre coeur.
Que lui sert de courir de contrée en contrée,
S'il faut que de ce coeur vous lui fermiez l'entrée ?
Si pour ne point répondre à de sincères vœux,
Vous cherchez chaque jour à douter de ses feux ?
Si votre esprit armé de mille défiances...

CLÉOFILE

Hélas ! De tels soupçons sont de faibles défenses,
Et nos coeurs se formant mille soins superflus,
Doutent toujours du bien qu'ils souhaitent le plus.
Oui, puisque ce héros veut que j'ouvre mon âme,
J'écoute avec plaisir le récit de sa flamme ;
Je craignais que le temps n'en eût borné le cours,
Je souhaite qu'il m'aime, et qu'il m'aime toujours.
Je dis plus. Quand son bras força notre frontière,
Et dans les murs d'Omphis m'arrêta prisonnière,
Mon coeur qui le voyait maître de l'univers,
Se consolait déjà de languir dans ses fers ;
Et loin de murmurer contre un destin si rude,
Il s'en fit, je l'avoue, une douce habitude,
Et de sa liberté perdant le souvenir,
Même en la demandant, craignait de l'obtenir.
Jugez si son retour me doit combler de joie.
Mais tout couvert de sang, veut-il que je le voie ?
Est-ce comme ennemi qu'il se vient présenter,
Et ne me cherche-t-il que pour me tourmenter ?

ÉPHESTION

Non, Madame, vaincu du pouvoir de vos charmes,
Il suspend aujourd'hui la terreur de ses armes.
Il présente la paix à des rois aveuglés,
Et retire la main qui les eût accablés.
Il craint que la victoire à ses vœux trop facile,
Ne conduise ses coups dans le sein de Taxile;
Son courage sensible à vos justes douleurs,
Ne veut point de lauriers arrosés de vos pleurs.
Favorisez les soins où son amour l'engage,

Exemptez sa valeur d'un si triste avantage,
Et disposez des rois qu'épargne son courroux,
À recevoir un bien qu'ils ne doivent qu'à vous.

CLÉOFILE

N'en doutez point, Seigneur, mon âme inquiétée,
D'une crainte si juste est sans cesse agitée.
Je tremble pour mon frère, et crains que son trépas,
D'un ennemi si cher n'ensanglante le bras.
Mais en vain je m'oppose à l'ardeur qui l'enflamme,
Axiane et Porus tyrannisent son âme ;
Les charmes d'une reine, et l'exemple d'un roi,
Dès que je veux parler, s'élèvent contre moi.
Que n'ai-je point à craindre en ce désordre extrême ?
Je crains pour lui, je crains pour Alexandre même.
Je sais qu'en l'attaquant, cent rois se sont perdus,
Je sais tous ses exploits ; mais je connais Porus.
Nos peuples qu'on a vus triomphants à sa suite,
Repousser les efforts du Persan et du Scythe,
Et tout fiers des lauriers dont il les a chargés,
Vaincront à son exemple, ou périront vengés.
Et je crains...

ÉPHESTION

Ah ! Quittez une crainte si vaine,
Laissez courir Porus où son malheur l'entraîne ;
Que l'Inde en sa faveur arme tous ses États,
Et que le seul Taxile en détourne ses pas.
Mais les voici.

CLÉOFILE

Seigneur, achevez votre ouvrage.

Par vos sages conseils dissipez cet orage.

Ou s'il faut qu'il éclate, au moins souvenez-vous

De la faire tomber sur d'autres que sur nous.

SCÈNE II

Porus, Taxile, Éphestion.

ÉPHESTION

Avant que le combat qui menace vos têtes,

Mette tous vos États au rang de nos conquêtes,

Alexandre veut bien différer ses exploits,

Et vous offrir la paix pour la dernière fois.

Vos peuples prévenus de l'espoir qui vous flatte,

Prétendaient arrêter le vainqueur de l'Euphrate ;

Mais l'Hydaspe malgré tant d'escadrons épars,

Voit enfin sur ses bords flotter nos étendards.

Vous les verriez plantés jusques sur vos tranchées,

Et de sang et de morts vos campagnes jonchées,

Si ce héros couvert de tant d'autres lauriers,

N'eût lui-même arrêté l'ardeur de nos guerriers.

Il ne vient point ici, souillé du sang des princes,

D'un triomphe barbare effrayer vos provinces ;

Et cherchant à briller d'une triste splendeur,

Sur le tombeau des rois élever sa grandeur.

Mais vous-mêmes trompés d'un vain espoir de gloire,

N'allez point dans ses bras irriter la Victoire ;

Et lorsque son courroux demeure suspendu,

Princes, contentez-vous de l'avoir attendu.
Ne différez point tant à lui rendre l'hommage,
Que vos coeurs, malgré vous rendent à son courage,
Et recevant l'appui que vous offre son bras,
D'un si grand défenseur honorez vos États.
Voilà ce qu'un grand roi veut bien vous faire entendre,
Prêt à quitter le fer, et prêt à le reprendre.
Vous savez son dessein. Choisissez aujourd'hui,
Si vous voulez tout perdre, ou tenir tout de lui.

TAXILE

Seigneur, ne croyez point qu'une fierté barbare
Nous fasse méconnaître une vertu si rare,
Et que dans leur orgueil nos peuples affermis,
Prétendent malgré vous être vos ennemis.
Nous rendons ce qu'on doit aux illustres exemples,
Vous adorez des dieux qui nous doivent leurs temples.
Des héros qui chez vous passaient pour des mortels,
En venant parmi nous, ont trouvé des autels.
Mais en vain l'on prétend chez des peuples si braves,
Au lieu d'adorateurs, se faire des esclaves,
Croyez-moi, quelque éclat qui les puisse toucher,
Ils refusent l'encens qu'on leur veut arracher.
Assez d'autres États devenus vos conquêtes,
De leurs rois sous le joug ont vu ployer les têtes.
Après tous ces États qu'Alexandre a soumis,
N'est-il pas temps, Seigneur, qu'il cherche des amis ?
Tout ce peuple captif, qui tremble au nom d'un maître,
Soutient mal un pouvoir qui ne fait que de naître.
Ils ont, pour s'affranchir, les yeux toujours ouverts.

Votre empire n'est plein que d'ennemis couverts.
Ils pleurent en secret leurs rois sans diadèmes.
Vos fers trop étendus se relâchent d'eux-mêmes ;
Et déjà dans leur coeur les Scythes mutinés,
Vont sortir de la chaîne, où vous nous destinez.
Essayez, en prenant notre amitié pour gage,
Ce que peut une foi qu'aucun serment n'engage ;
Laissez un peuple au moins qui puisse quelquefois
Applaudir sans contrainte au bruit de vos exploits.
Je reçois à ce prix l'amitié d'Alexandre.
Et je l'attends déjà, comme un roi doit attendre
Un héros dont la gloire accompagne les pas,
Qui peut tout sur mon coeur, et rien sur mes États.

PORUS

Je croyais, quand l'Hydaspe assemblant ses provinces
Au secours de ses bords fit voler tous ses princes,
Qu'il n'avait avec moi, dans des desseins si grands,
Engagé que des rois ennemis des tyrans.
Mais puisqu'un roi flattant la main qui nous menace,
Parmi ses alliés brigue une indigne place,
C'est à moi de répondre aux vœux de mon pays,
Et de parler pour ceux que Taxile a trahis.
Que vient chercher ici le roi qui vous envoie ?
Quel est ce grand secours que son bras nous octroie ?
De quel front ose-t-il prendre sous son appui
Des peuples qui n'ont point d'autre ennemi que lui ?
Avant que sa fureur ravageât tout le monde,
L'Inde se reposait dans une paix profonde ;
Et si quelques voisins en troublaient les douceurs,

Il portait dans son sein d'assez bons défenseurs.
Pourquoi nous attaquer ? Par quelle barbarie
A-t-on de votre maître excité la furie ?
Vit-on jamais chez lui nos peuples en courroux
Désoler un pays inconnu parmi nous ?
Faut-il que tant d'États, de déserts, de rivières,
Soient entre nous et lui d'impuissantes barrières ?
Et ne saurait-on vivre au bout de l'univers,
Sans connaître son nom, et le poids de ses fers ?
Quelle étrange valeur, qui ne cherchant qu'à nuire,
Embrase tout, sitôt qu'elle commence à luire,
Qui n'a que son orgueil pour règle et pour raison,
Qui veut que l'univers ne soit qu'une prison,
Et que maître absolu de tous tant que nous sommes,
Ses esclaves en nombre égalent tous les hommes.
Plus d'États, plus de rois. Ses sacrilèges mains
Dessous un même joug rangent tous les humains.
Dans son avide orgueil je sais qu'il nous dévore.
De tant de souverains nous seuls régnons encore.
Mais que dis-je nous seuls ? Il ne reste que moi,
Où l'on découvre encor les vestiges d'un roi.
Mais c'est pour mon courage une illustre matière.
Je vois d'un oeil content trembler la terre entière,
Afin que par moi seul les mortels secourus,
S'ils sont libres, le soient de la main de Porus,
Et qu'on dise partout dans une paix profonde :
« Alexandre vainqueur eût dompté tout le monde,
Mais un roi l'attendait au bout de l'univers,
Par qui le monde entier a vu briser ses fers. »

ÉPHESTION

Votre projet du moins nous marque un grand courage.

Mais, Seigneur, c'est bien tard s'opposer à l'orage.

Si le monde penchant n'a plus que cet appui,

Je le plains, et vous plains vous-même autant que lui.

Je ne vous retiens point. Marchez contre mon maître,

Je voudrais seulement qu'on vous l'eût fait connaître,

Et que la Renommée eût voulu par pitié

De ses exploits au moins vous conter la moitié.

Vous verriez...

PORUS

Que verrais-je ? Et que pourrais-je apprendre

Qui m'abaisse si fort au dessous d'Alexandre ?

Serait-ce sans effort les Persans subjugués,

Et vos bras tant de fois de meurtres fatigués ?

Quelle gloire en effet d'accabler la faiblesse

D'un roi déjà vaincu par sa propre mollesse,

D'un peuple sans vigueur et presque inanimé,

Qui gémissait sous l'or dont il était armé,

Et qui tombant en foule, au lieu de se défendre,

N'opposait que des morts au grand coeur d'Alexandre ?

Les autres éblouis de ses moindres exploits

Sont venus à genoux lui demander des lois,

Et leur crainte écoutant je ne sais quels oracles,

Ils n'ont pas cru qu'un dieu pût trouver des obstacles.

Mais nous, qui d'un autre oeil jugeons des conquérants,

Nous savons que les dieux ne sont pas des tyrans ;

Et de quelque façon qu'un esclave le nomme,

Le fils de Jupiter passe ici pour un homme.

Nous n'allons point de fleurs parfumer son chemin,
Il nous trouve partout les armes à la main.
Il voit à chaque pas arrêter ses conquêtes.
Un seul rocher ici lui coûte plus de têtes,
Plus de soins, plus d'assauts, et presque plus de temps
Que n'en coûte à son bras l'empire des Persans.
Ennemi du repos qui perdit ces infâmes,
L'or qui naît sous nos pas, ne corrompt point nos âmes.
La gloire est le seul bien qui nous puisse tenter,
Et le seul que mon coeur cherche à lui disputer.
C'est elle...

ÉPHESTION, en se levant.

Et c'est aussi ce que cherche Alexandre.
À de moindres objets son coeur ne peut descendre.
C'est ce qui l'arrachant du sein de ses États,
Au trône de Cyrus lui fit porter ses pas,
Et du plus ferme empire ébranlant les colonnes,
Attaquer, conquérir, et donner les couronnes.
Et puisque votre orgueil ose lui disputer
La gloire du pardon qu'il vous fait présenter,
Vos yeux dès aujourd'hui témoins de sa victoire,
Verront de quelle ardeur il combat pour la gloire.
Bientôt le fer en main vous le verrez marcher.

PORUS

Allez donc, je l'attends, ou je le vais chercher.

SCÈNE III

Porus, Taxile.

TAXILE

Quoi vous voulez au gré de votre impatience...

PORUS

Non, je ne prétends point troubler votre alliance.

Éphestion aigri seulement contre moi,

De vos soumissions rendra compte à son roi.

Les troupes d'Axiane à me suivre engagées

Attendent le combat sous mes drapeaux rangées :

De son trône et du mien je soutiendrai l'éclat,

Et vous serez, Seigneur, le juge du combat.

À moins que votre coeur animé d'un beau zèle

De vos nouveaux amis n'embrasse la querelle.

SCÈNE IV

Axiane, Porus, Taxile.

AXIANE, à Taxile.

Ah ! que dit-on de vous, Seigneur ? Nos ennemis

Se vantent que Taxile est à moitié soumis,

Qu'il ne marchera point contre un roi qu'il respecte.

TAXILE

La foi d'un ennemi doit être un peu suspecte,

Madame, avec le temps ils me connaîtront mieux.

AXIANE

Démentez-donc, Seigneur, ce bruit injurieux,
De ceux qui l'ont semé confondez l'insolence.
Allez comme Porus les forcer au silence,
Et leur faire sentir par un juste courroux,
Qu'ils n'ont point d'ennemi plus funeste que vous.

TAXILE

Madame, je m'en vais disposer mon armée.
Écoutez moins ce bruit qui vous tient alarmée.
Porus fait son devoir, et je ferai le mien.

SCÈNE V

Axiane, Porus.

AXIANE

Cette sombre froideur ne m'en dit pourtant rien,
Lâche, et ce n'est point là, pour me le faire croire,
La démarche d'un roi qui court à la victoire.
Il n'en faut plus douter. Et nous sommes trahis.
Il immole à sa soeur sa gloire et son pays,
Et sa haine, Seigneur, qui cherche à vous abattre
Attend pour éclater que vous alliez combattre.

PORUS

Madame, en le perdant je perds un faible appui,
Je le connaissais trop pour m'assurer sur lui.
Mes yeux sans se troubler ont vu son inconstance.
Je craignais beaucoup plus sa molle résistance.

Un traître en nous quittant pour complaire à sa soeur,
Nous affaiblit bien moins qu'un lâche défenseur.

AXIANE

Et cependant, Seigneur, qu'allez-vous entreprendre ?
Vous marchez sans compter les forces d'Alexandre.
Et courant presque seul au-devant de leurs coups,
Contre tant d'ennemis vous n'opposez que vous.

PORUS

Hé quoi ? Voudriez-vous qu'à l'exemple d'un traître,
Ma frayeur conspirât à vous donner un maître ?
Que Porus dans un camp se laissant arrêter,
Refusât le combat qu'il vient de présenter ?
Non, non, je n'en crois rien. Je connais mieux, Madame,
Le beau feu que la gloire allume dans votre âme.
C'est vous, je m'en souviens, dont les puissants appas
Excitaient tous nos rois, les traînaient aux combats,
Et de qui la fierté refusant de se rendre
Ne voulait pour amant qu'un vainqueur d'Alexandre.
Il faut vaincre, et j'y cours, bien moins pour éviter
Le titre de captif, que pour le mériter.
Oui, Madame, je vais dans l'ardeur qui m'entraîne
Victorieux ou mort mériter votre chaîne.
Et puisque mes soupirs s'expliquaient vainement
À ce coeur que la gloire occupe seulement,
Je m'en vais par l'éclat qu'une victoire donne
Attacher de si près la gloire à ma personne,
Que je pourrai peut-être amener votre coeur,
De l'amour de la gloire à l'amour du vainqueur.

AXIANE

Hé bien, Seigneur, allez. Taxile aura peut-être
Des sujets dans son camp plus braves que leur maître.
Je vais les exciter par un dernier effort.
Après dans votre camp j'attendrai votre sort.
Ne vous informez point de l'état de mon âme.
Triomphez et vivez.

PORUS

Qu'attendez-vous, Madame ?
Pourquoi dès ce moment ne puis-je pas savoir
Si mes tristes soupirs ont pu vous émouvoir ?
Voulez-vous (car le sort, adorable Axiane,
À ne vous plus revoir peut-être me condamne)
Voulez-vous qu'en mourant, un prince infortuné
Ignore à quelle gloire il était destiné ?
Parlez.

AXIANE

Que vous dirai-je ?

PORUS

Ah, divine Princesse,
Si vous sentiez pour moi quelque heureuse faiblesse,
Ce coeur qui me promet tant d'estime en ce jour
Me pourrait bien encor promettre un peu d'amour.
Contre tant de soupirs peut-il bien se défendre ?
Peut-il...

AXIANE

Allez, Seigneur, marchez contre Alexandre.

La victoire est à vous, si ce fameux vainqueur

Ne se défend pas mieux contre vous que mon cœur.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Axiane, Cléofile.

AXIANE

Quoi, Madame, en ces lieux on me tient enfermée ?

Je ne puis au combat voir marcher mon armée ?

Et commençant par moi sa noire trahison,

Taxile de son camp me fait une prison ?

C'est donc là cette ardeur qu'il me faisait paraître ?

Cet humble adorateur se déclare mon maître :

Et déjà son amour lassé de ma rigueur

Captive ma personne au défaut de mon coeur ?

CLÉOFIÈLE

Expliquez mieux les soins, et les justes alarmes

D'un roi qui pour vainqueur ne connaît que vos charmes,

Et regardez, Madame, avec plus de bonté

L'ardeur qui l'intéresse à votre sûreté.

Tandis qu'autour de nous deux puissantes armées

D'une égale chaleur au combat animées,

De leur fureur partout font voler les éclats,

De quel autre côté conduiriez-vous vos pas ?

Où pourriez-vous ailleurs éviter la tempête ?

Un plein calme en ces lieux assure votre tête.

Tout est tranquille...

AXIANE

Et c'est cette tranquillité
Dont je ne puis souffrir l'indigne sûreté.
Quoi, lorsque mes sujets mourant dans une plaine,
Sur les pas de Porus combattent pour leur reine,
Qu'au prix de tout leur sang ils signalent leur foi,
Que le cri des mourants vient presque jusqu'à moi,
On me parle de paix ? Et le camp de Taxile
Garde dans ce désordre une assiette tranquille ;
On flatte ma douleur d'un calme injurieux,
Sur des objets de joie on arrête mes yeux ?

CLÉOFILE

Madame, voulez-vous que l'amour de mon frère
Abandonne aux périls une tête si chère ?
Il sait trop les hasards...

AXIANE

Et pour m'en détourner
Ce généreux amant me fait emprisonner ?
Et tandis que pour moi son rival se hasarde,
Sa paisible valeur me sert ici de garde ?

CLÉOFILE

Que Porus est heureux ! Le moindre éloignement
À votre impatience est un cruel tourment.
Et si l'on vous croyait, le soin qui vous travaille
Vous le ferait chercher jusqu'au champ de bataille.

AXIANE

Je ferais plus, Madame. Un mouvement si beau
Me le ferait chercher jusque dans le tombeau,
Perdre tous mes États, et voir d'un oeil tranquille
Alexandre en payer le coeur de Cléofile.

CLÉOFILE

Si vous cherchez Porus, pourquoi m'abandonner ?
Alexandre en ces lieux pourra le ramener.
Permettez que veillant au soin de votre tête,
À cet heureux amant l'on garde sa conquête.

AXIANE

Vous triomphez, Madame, et déjà votre coeur
Vole vers Alexandre, et le nomme vainqueur.
Mais sur la seule foi d'un amour qui vous flatte,
Peut-être avant le temps ce grand orgueil éclate.
Vous poussez un peu loin vos vœux précipités,
Et vous croyez trop tôt ce que vous souhaitez.
Oui, oui...

CLÉOFILE

Mon frère vient, et nous allons apprendre
Qui de nous deux, Madame, aura pu se méprendre.

AXIANE

Ah ! Je n'en doute plus, et ce front satisfait
Dit assez à mes yeux que Porus est défait.

SCÈNE II

Taxile, Axiane, Cléofile.

TAXILE

Madame, si Porus avec moins de colère
Eût suivi les conseils d'une amitié sincère,
Il m'aurait en effet épargné la douleur
De vous venir moi-même annoncer son malheur.

AXIANE

Quoi Porus...

TAXILE

C'en est fait. Et sa valeur trompée
Des maux que j'ai prévus se voit enveloppée.
Ce n'est pas (car mon coeur respectant sa vertu
N'accable point encore un rival abattu)
Ce n'est point que son bras disputant la victoire
N'en ait aux ennemis ensanglanté la gloire ;
Qu'elle-même attachée à ses faits éclatants
Entre Alexandre et lui n'ait douté quelque temps.
Mais enfin contre moi sa vaillance irritée
Avec trop de chaleur s'était précipitée.
J'ai vu ses bataillons rompus et renversés,
Vos soldats en désordre, et les siens dispersés,
Et lui-même à la fin entraîné dans leur fuite,
Malgré lui du vainqueur éviter la poursuite,

Et de son vain courroux trop tard désabusé,
Souhaiter le secours qu'il avait refusé.

AXIANE

Qu'il avait refusé ? Quoi donc ? Pour ta patrie,
Ton indigne courage attend que l'on te prie ?
Il faut donc malgré toi te traîner aux combats,
Et te forcer toi-même à sauver tes États ?
L'exemple de Porus, puisqu'il faut qu'on t'y porte,
Dis-moi, n'était-ce pas une voix assez forte ?
Ce héros en péril, ta maîtresse en danger,
Tout l'État périssant n'a pu t'encourager ?
Va, tu sers bien le maître à qui ta soeur te donne.
Achève, et fais de moi ce que sa haine ordonne.
Garde à tous les vaincus un traitement égal,
Enchaîne ta maîtresse en livrant ton rival.
Aussi bien, c'en est fait. Sa disgrâce, et ton crime
Ont placé dans mon coeur ce héros magnanime.
Je l'adore, et je veux avant la fin du jour
Déclarer à la fois ma haine, et mon amour,
Lui vouer à tes yeux une amitié fidèle,
Et te jurer aux siens une haine immortelle.
Adieu, tu me connais. Aime-moi si tu veux.

TAXILE

Ah ! N'espérez de moi que de sincères vœux,
Madame, n'attendez ni menaces ni chaînes,
Alexandre sait mieux ce qu'on doit à des reines.
Souffrez que sa douceur vous oblige à garder

Un trône que Porus devait moins hasarder ;
Et moi-même en aveugle on me verrait combattre
La sacrilège main qui le voudrait abattre.

AXIANE

Quoi par l'un de vous deux mon sceptre raffermi,
Deviendrait dans mes mains le don d'un ennemi ?
Et sur mon propre trône on me verrait placée
Par le même tyran qui m'en aurait chassée ?

TAXILE

Des reines et des rois vaincus par sa valeur,
Ont laissé par ses soins adoucir leur malheur.
Voyez de Darius et la femme et la mère,
L'une le traite en fils, l'autre le traite en frère.

AXIANE

Non, non, je ne sais point vendre mon amitié,
Caresser un tyran, et régner par pitié.
Penses-tu que j'imite une faible Persane ?
Qu'à la cour d'Alexandre on retienne Axiane ?
Et qu'avec mon vainqueur courant tout l'univers,
J'aie vanter partout la douceur de ses fers ?
S'il donne les États, qu'il te donne les nôtres.
Qu'il te pare, s'il veut, des dépouilles des autres.
Règne, Porus ni moi n'en serons point jaloux.
Et tu seras encor plus esclave que nous.
J'espère qu'Alexandre amoureux de sa gloire,
Et fâché que ton crime ait souillé sa victoire,

S'en lavera bientôt par ton propre trépas.
Des traîtres comme toi font souvent des ingrats ;
Et de quelques faveurs que sa main t'éblouisse,
Du perfide Bessus regarde le supplice.
Adieu.

SCÈNE III

Taxile, Cléofile.

CLÉOFILE

Cédez, mon frère, à ce bouillant transport.
Alexandre et le temps vous rendront le plus fort.
Et cet âpre courroux, quoi qu'elle en puisse dire,
Ne s'obstinera point au refus d'un empire.
Maître de ses destins, vous l'êtes de son coeur.
Mais dites-moi, vos yeux ont-ils vu le vainqueur ?
Quel traitement, mon frère, en devons-nous attendre ?
Qu'a-t-il dit ?

TAXILE

Oui, ma soeur, j'ai vu votre Alexandre.
D'abord ce jeune éclat, qu'on remarque en ses traits,
M'a semblé démentir le nombre de ses faits.
Mon coeur plein de son nom n'osait, je le confesse,
Accorder tant de gloire avec tant de jeunesse.
Mais de ce même front l'héroïque fierté,
Le feu de ses regards, sa haute majesté
Font connaître Alexandre. Et certes son visage
Porte de sa grandeur l'infaillible présage ;

Et sa présence auguste appuyant ses projets
Ses yeux comme son bras font partout des sujets.
Il sortait du combat. Ébloui de sa gloire
Je croyais dans ses yeux voir briller la Victoire.
Toutefois à ma vue oubliant sa fierté,
Il a fait à son tour éclater sa bonté.
Ses transports ne m'ont point déguisé sa tendresse.
Retournez, m'a-t-il dit, auprès de la princesse,
Disposez ses beaux yeux à revoir un vainqueur
Qui va mettre à ses pieds sa victoire et son coeur.
Il marche sur mes pas. Je n'ai rien à vous dire,
Ma soeur, de votre sort je vous laisse l'empire,
Je vous confie encor la conduite du mien.

CLÉOFILE

Vous aurez tout pouvoir, ou je ne pourrai rien.
Tout va vous obéir, si le vainqueur m'écoute.

TAXILE

Je vais donc... Mais on vient. C'est lui-même sans doute.

SCÈNE IV

Alexandre, Taxile, Cléofile, Éphestion, Suite d'Alexandre.

ALEXANDRE

Allez, Éphestion. Que l'on cherche Porus,
Qu'on épargne sa vie, et le sang des vaincus.

SCÈNE V

Alexandre, Taxile, Cléofile.

ALEXANDRE, à Taxile.

Seigneur, est-il donc vrai qu'une reine aveuglée

Vous préfère d'un roi la valeur dérégulée ?

Mais ne le craignez point. Son empire est à vous.

D'une ingratitude à ce prix fléchissez le courroux.

Maître de deux États, arbitre des siens mêmes,

Allez avec vos vœux offrir trois diadèmes.

TAXILE

Ah ! C'en est trop, Seigneur, prodiguez un peu moins...

ALEXANDRE

Vous pourrez à loisir reconnaître mes soins.

Ne tardez point. Allez où l'amour vous appelle,

Et couronnez vos feux d'une palme si belle.

SCÈNE VI

Alexandre, Cléofile.

ALEXANDRE

Madame, à son amour je promets mon appui.

Ne puis-je rien pour moi quand je puis tout pour lui ?

Si prodigue envers lui des fruits de la victoire,

N'en aurai-je pour moi qu'une stérile gloire ?

Les sceptres devant vous ou rendus ou donnés,

De mes propres lauriers mes amis couronnés,

Les biens que j'ai conquis répandus sur leurs têtes,
Font voir que je soupire après d'autres conquêtes.
Je vous avais promis que l'effort de mon bras
M'approcherait bientôt de vos divins appas ;
Mais dans ce même temps, souvenez-vous, Madame,
Que vous me promettiez quelque place en votre âme.
Je suis venu. L'amour a combattu pour moi.
La Victoire elle-même a dégagé ma foi.
Tout cède autour de vous. C'est à vous de vous rendre,
Votre coeur l'a promis, voudra-t-il s'en défendre ?
Et lui seul pourrait-il échapper aujourd'hui
À l'ardeur d'un vainqueur qui ne cherche que lui ?

CLÉOFILE

Non, je ne prétends pas que ce coeur inflexible
Garde seul contre vous le titre d'invincible.
Je rends ce que je dois à l'éclat des vertus
Qui tiennent sous vos pieds cent peuples abattus.
Les Indiens domptés sont vos moindres ouvrages.
Vous inspirez la crainte aux plus fermes courages.
Et quand vous le voudrez, vos bontés à leur tour
Dans les coeurs les plus durs inspireront l'amour.
Mais, Seigneur, cet éclat, ces victoires, ces charmes,
Me troublent bien souvent par de justes alarmes.
Je crains que satisfait d'avoir conquis un coeur,
Vous ne l'abandonniez à sa triste langueur ;
Qu'insensible à l'ardeur que vous aurez causée,
Votre âme ne dédaigne une conquête aisée.
On attend peu d'amour d'un héros tel que vous.
La gloire fit toujours vos transports les plus doux.

Et peut-être, au moment que ce grand coeur soupire,
La gloire de me vaincre est tout ce qu'il désire.

ALEXANDRE

Que vous connaissez mal les violents désirs
D'un amour qui vers vous porte tous mes soupirs !
J'avouerais qu'autrefois au milieu d'une armée
Mon coeur ne soupirait que pour la Renommée,
Les peuples et les rois devenus mes sujets,
Étaient seuls à mes vœux d'assez dignes objets,
Les beautés de la Perse à mes yeux présentées
Aussi bien que ses rois ont paru surmontées.
Mon coeur d'un fier mépris armé contre leurs traits,
N'a pas du moindre hommage honoré leurs attraits.
Amoureux de la gloire, et partout invincible,
Il mettait son bonheur à paraître insensible.
Mais hélas, que vos yeux ces aimables tyrans,
Ont produit sur mon coeur des effets différents !
Ce grand nom de vainqueur n'est plus ce qu'il souhaite,
Il vient avec plaisir avouer sa défaite,
Heureux ! Si votre coeur se laissant émouvoir,
Vos beaux yeux à leur tour avouaient leur pouvoir.
Voulez-vous donc toujours douter de leur victoire ;
Toujours de mes exploits me reprocher la gloire ?
Comme si les beaux noeuds où vous me tenez pris,
Ne devaient arrêter que de faibles esprits.
Par des faits tout nouveaux, je m'en vais vous apprendre
Tout ce que peut l'amour sur le coeur d'Alexandre.
Maintenant que mon bras engagé sous vos lois
Doit soutenir mon nom et le vôtre à la fois,

J'irai rendre fameux par l'éclat de la guerre
Des peuples inconnus au reste de la terre,
Et vous faire dresser des autels en des lieux
Où leurs sauvages mains en refusent aux dieux.

CLÉOFILÉ

Oui, vous y traînez la victoire captive,
Mais je doute, Seigneur, que l'amour vous y suive ;
Tant d'États, tant de mers qui vont nous désunir,
M'effaceront bientôt de votre souvenir.
Quand l'Océan troublé vous verra sur son onde,
Achever quelque jour la conquête du monde ;
Quand vous verrez les rois tomber à vos genoux,
Et la terre en tremblant se taire devant vous,
Songerez-vous, Seigneur, qu'une jeune princesse,
Au fond de ses États vous regrette sans cesse,
Et rappelle en son coeur les moments bienheureux
Où ce grand conquérant l'assurait de ses feux ?

ALEXANDRE

Hé quoi ? Vous croyez donc qu'à moi-même barbare
J'abandonne en ces lieux une beauté si rare ?
Mais vous-même plutôt voulez-vous renoncer
Au trône de l'Asie où je vous veux placer ?

CLÉOFILÉ

Seigneur, vous le savez, je dépends de mon frère.

ALEXANDRE

Ah ! S'il disposait seul du bonheur que j'espère,

Tout l'empire de l'Inde asservi sous ses lois
Bientôt en ma faveur irait briguer son choix.

CLÉOFILE

Mon amitié pour lui n'est point intéressée.
Apaisez seulement une reine offensée,
Et ne permettez pas qu'un rival aujourd'hui
Pour vous avoir bravé soit plus heureux que lui.

ALEXANDRE

Porus était sans doute un rival magnanime,
Jamais tant de valeur n'attira mon estime.
Dans l'ardeur du combat je l'ai vu, je l'ai joint,
Et je puis dire encor qu'il ne m'évitait point.
Nous nous cherchions l'un l'autre. Une fierté si belle
Allait entre nous deux finir notre querelle,
Lorsqu'un gros de soldats se jetant entre nous
Nous a fait dans la foule ensevelir nos coups.

SCÈNE VII

Alexandre, Cléofile, Éphestion.

ALEXANDRE

Hé bien ramène-t-on ce prince téméraire ?

ÉPHESTION

On le cherche partout. Mais quoi qu'on puisse faire,
Seigneur, jusques ici sa fuite ou son trépas
Dérobe ce captif au soin de vos soldats.

Mais un reste des siens entourés dans leur fuite,
Et du soldat vainqueur arrêtant la poursuite,
À nous vendre leur mort semblent se préparer.

ALEXANDRE

Désarmez les vaincus sans les désespérer.
Madame, allons fléchir une fière princesse,
Afin qu'à mon amour Taxile s'intéresse ;
Et puisque mon repos doit dépendre du sien,
Achevons son bonheur pour établir le mien.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

AXIANE, seule.

N'entendrons-nous jamais que des cris de victoire,

Qui de mes ennemis me reprochent la gloire ?

Et ne pourrai-je au moins en de si grands malheurs

M'entretenir moi seule avecque mes douleurs ?

D'un odieux amant sans cesse poursuivie,

On prétend malgré moi m'attacher à la vie.

On m'observe, on me suit. Mais, Porus, ne crois pas

Qu'on me puisse empêcher de courir sur tes pas.

Sans doute à nos malheurs ton coeur n'a pu survivre,

En vain tant de soldats s'arment pour te poursuivre,

On te découvrirait au bruit de tes efforts,

Et s'il te faut chercher ce n'est qu'entre les morts.

Hélas ! En me quittant, ton ardeur redoublée

Semblait prévoir les maux dont je suis accablée,

Lorsque tes yeux aux miens découvrant ta langueur,

Me demandaient quel rang tu tenais dans mon coeur ;

Que sans t'inquiéter du succès de tes armes

Le soin de ton amour te causait tant d'alarmes.

Et pourquoi te cachais-je avec tant de détours

Un secret si fatal au repos de tes jours ?

Combien de fois tes yeux forçant ma résistance

Mon coeur s'est-il vu prêt de rompre le silence ?

Combien de fois sensible à tes ardents désirs
M'est-il en ta présence échappé des soupirs ?
Mais je voulais encor douter de ta victoire.
J'expliquais mes soupirs en faveur de la gloire,
Je croyais n'aimer qu'elle. Ah ! Pardonne, grand Roi,
Je sens bien aujourd'hui que je n'aimais que toi.
J'avouerais que la gloire eut sur moi quelque empire.
Je te l'ai dit cent fois. Mais je devais te dire
Que toi seul en effet m'engageas sous ses lois.
J'appris à la connaître en voyant tes exploits;
Et de quelque beau feu qu'elle m'eût enflammée,
En un autre que toi je l'aurais moins aimée.
Mais que sert de pousser des soupirs superflus,
Qui se perdent en l'air et que tu n'entends plus ?
Il est temps que mon âme au tombeau descendue,
Te jure une amitié si longtemps attendue.
Il est temps que mon coeur pour gage de sa foi
Montre qu'il n'a pu vivre un moment après toi.
Aussi bien penses-tu que je voulusse vivre
Sous les lois d'un vainqueur à qui ta mort nous livre ?
Je sais qu'il se dispose à me venir parler,
Qu'en me rendant mon sceptre il veut me consoler.
Il croit peut-être, il croit que ma haine étouffée
À sa fausse douceur servira de trophée.
Qu'il vienne. Il me verra toujours digne de toi
Mourir en reine ainsi que tu mourus en roi.

SCÈNE II

Alexandre, Axiane.

AXIANE

Hé bien, Seigneur, hé bien, trouvez-vous quelques charmes

À voir couler des pleurs que font verser vos armes ?

Ou si vous m'enviez en l'état où je suis,

La triste liberté de pleurer mes ennuis ?

ALEXANDRE

Votre douleur est libre, autant que légitime.

Vous regrettez, Madame, un prince magnanime.

Je fus son ennemi. Mais je ne l'étais pas

Jusqu'à blâmer les pleurs qu'on donne à son trépas.

Avant que sur ses bords l'Inde me vît paraître,

L'éclat de sa vertu me l'avait fait connaître.

Entre les plus grands rois il se fit remarquer,

Je savais...

AXIANE

Pourquoi donc le venir attaquer ?

Par quelle loi faut-il qu'aux deux bouts de la terre

Vous cherchiez la vertu pour lui faire la guerre ?

Le mérite à vos yeux ne peut-il éclater

Sans pousser votre orgueil à le persécuter ?

ALEXANDRE

Oui, j'ai cherché Porus. Mais quoi qu'on puisse dire,

Je ne le cherchais pas afin de le détruire.

J'avouerais que brûlant de signaler mon bras

Je me laissai conduire au bruit de ses combats,

Et qu'au seul nom d'un roi jusqu'alors invincible,

À de nouveaux exploits mon coeur devint sensible.
Tandis que je croyais par mes combats divers
Attacher sur moi seul les yeux de l'univers,
J'ai vu de ce guerrier la valeur répandue
Tenir la Renommée entre nous suspendue,
Et voyant de son bras voler partout l'effroi,
L'Inde sembla m'ouvrir un champ digne de moi.
Lassé de voir des rois vaincus sans résistance,
J'appris avec plaisir le bruit de sa vaillance :
Un ennemi si noble a su m'encourager,
Je suis venu chercher la gloire et le danger.
Son courage, Madame, a passé mon attente.
La Victoire à me suivre autrefois si constante
M'a presque abandonné pour suivre vos guerriers.
Porus m'a disputé jusqu'aux moindres lauriers.
Et j'ose dire encor qu'en perdant la victoire,
Mon ennemi lui-même a vu croître sa gloire,
Qu'une chute si belle élève sa vertu,
Et qu'il ne voudrait pas n'avoir point combattu.

AXIANE

Hélas ! Il fallait bien qu'une si noble envie
Lui fît abandonner tout le soin de sa vie,
Puisque de toutes parts trahi, persécuté,
Contre tant d'ennemis il s'est précipité.
Mais vous, s'il était vrai que son ardeur guerrière
Eût ouvert à la vôtre une illustre carrière,
Que n'avez-vous, Seigneur, dignement combattu ?
Fallait-il par la ruse attaquer sa vertu ?
Et loin de remporter une gloire parfaite,

D'un autre que de vous attendre sa défaite ?
Triomphez. Mais sachez que Taxile en son coeur
Vous dispute déjà ce beau nom de vainqueur ;
Que le traître se flatte avec quelque justice
Que vous n'avez vaincu que par son artifice.
Et c'est à ma douleur un spectacle assez doux
De le voir partager cette gloire avec vous.

ALEXANDRE

En vain votre douleur s'arme contre ma gloire.
Jamais on ne m'a vu dérober la victoire,
Et par ces lâches soins qu'on ne peut m'imputer,
Tromper mes ennemis au lieu de les dompter.
Quoique partout ce semble accablé sous le nombre,
Je n'ai pu me résoudre à me cacher dans l'ombre ;
Ils n'ont de leur défaite accusé que mon bras,
Et le jour a partout éclairé mes combats.
Il est vrai que je plains le sort de vos provinces,
J'ai voulu prévenir la perte de vos princes.
Mais s'ils avaient suivi mes conseils et mes vœux,
Je les aurais sauvés, ou combattu tous deux.
Oui croyez...

AXIANE

Je crois tout. Je vous crois invincible ;
Mais, Seigneur, suffit-il que tout vous soit possible ?
Ne tient-il qu'à jeter tant de rois dans les fers ?
Qu'à faire impunément gémir tout l'univers ?
Et que vous avaient fait tant de villes captives,
Tant de morts dont l'Hydaspe a vu couvrir ses rives ?

Qu'ai-je fait, pour venir accabler en ces lieux
Un héros sur qui seul j'ai pu tourner les yeux ?
A-t-il de votre Grèce inondé les frontières ?
Avons-nous soulevé des nations entières,
Et contre votre gloire excité leur courroux ?
Hélas ! Nous l'admirions sans en être jaloux.
Contents de nos États, et charmés l'un de l'autre
Nous attendions un sort plus heureux que le vôtre.
Porus bornait ses vœux à conquérir un cœur,
Qui peut-être aujourd'hui l'eût nommé son vainqueur.
Ah ! N'eussiez-vous versé qu'un sang si magnanime,
Quand on ne vous pourrait reprocher que ce crime,
Ne vous sentez-vous pas, Seigneur, bien malheureux,
D'être venu si loin rompre de si beaux noeuds ?
Non, de quelque douceur que se flatte votre âme,
Vous n'êtes qu'un tyran.

ALEXANDRE

Je le vois bien, Madame,
Vous voulez que saisi d'un indigne courroux
En reproches honteux j'éclate contre vous.
Peut-être espérez-vous, que ma douceur lassée
Donnera quelque atteinte à sa gloire passée.
Mais quand votre vertu ne m'aurait point charmé,
Vous attaquez, Madame, un vainqueur désarmé.
Mon âme malgré vous à vous plaindre engagée
Respecte le malheur où vous êtes plongée.
C'est ce trouble fatal qui vous ferme les yeux,
Qui ne regarde en moi qu'un tyran odieux.
Sans lui vous avoueriez que le sang et les larmes

N'ont pas toujours souillé la gloire de mes armes

Vous verriez...

AXIANE

Ah, Seigneur, puis-je ne les point voir

Ces vertus dont l'éclat aigrit mon désespoir ?

N'ai-je pas vu partout la victoire modeste

Perdre avec vous l'orgueil qui la rend si funeste ?

Ne vois-je pas le Scythe et le Perse abattus

Se plaire sous le joug et vanter vos vertus,

Et disputer enfin par une aveugle envie,

À vos propres sujets le soin de votre vie ?

Mais que sert à ce coeur que vous persécutez

De voir partout ailleurs adorer vos bontés ?

Pensez-vous que ma haine en soit moins violente

Pour voir baiser partout la main qui me tourmente ?

Tant de rois par vos soins vengés ou secourus,

Tant de peuples contents, me rendent-ils Porus ?

Non, Seigneur, je vous hais d'autant plus qu'on vous aime,

D'autant plus qu'il me faut vous admirer moi-même,

Que l'univers entier m'en impose la loi,

Et que personne enfin ne vous hait avec moi.

ALEXANDRE

J'excuse les transports d'une amitié si tendre.

Mais, Madame, après tout ils doivent me surprendre.

Si la commune voix ne m'a point abusé,

Porus d'aucun regard ne fut favorisé.

Entre Taxile et lui votre coeur en balance,

Tant qu'ont duré ses jours a gardé le silence.

Et lorsqu'il ne peut plus vous entendre aujourd'hui,
Vous commencez, Madame, à prononcer pour lui ?
Pensez-vous que sensible à cette ardeur nouvelle,
Sa cendre exige encor que vous brûliez pour elle ?
Ne vous accablez point d'inutiles douleurs.
Des soins plus importants vous appellent ailleurs.
Vos larmes ont assez honoré sa mémoire.
Régnez, et de ce rang soutenez mieux la gloire ;
Et redonnant le calme à vos sens désolés,
Rassurez vos États par sa chute ébranlés.
Parmi tant de grands rois choisissez-leur un maître.
Plus ardent que jamais Taxile...

AXIANE

Quoi le traître ?

ALEXANDRE

Hé ! De grâce prenez des sentiments plus doux,
Aucune trahison ne le souille envers vous.
Maître de ses États il a pu se résoudre
À se mettre avec eux à couvert de la foudre.
Ni serment, ni devoir ne l'avaient engagé
À courir dans l'abîme où Porus s'est plongé.
Enfin souvenez-vous qu'Alexandre lui-même
S'intéresse au bonheur d'un prince qui vous aime.
Songez que réunis par un si juste choix
L'Inde et l'Hydaspe entiers couleront sous vos lois,
Que pour vos intérêts tout me sera facile
Quand je les verrai joints avec ceux de Taxile.
Il vient. Je ne veux point contraindre ses soupirs.

Je le laisse lui-même expliquer ses désirs.
Ma présence à vos yeux n'est déjà que trop rude.
L'entretien des amants cherche la solitude.
Je ne vous trouble point.

SCÈNE III

Axiane, Taxile.

AXIANE

Approche, puissant roi,
Grand monarque de l'Inde, on parle ici de toi.
On veut en ta faveur combattre ma colère.
On dit que tes désirs n'aspirent qu'à me plaire,
Que mes rigueurs ne font qu'affermir ton amour.
On fait plus, et l'on veut que je t'aime à mon tour.
Mais sais-tu l'entreprise où s'engage ta flamme ?
Sais-tu par quels secrets on peut toucher mon âme ?
Es-tu prêt...

TAXILE

Ah Madame, éprouvez seulement
Ce que peut sur mon coeur un espoir si charmant.
Que faut-il faire ?

AXIANE

Il faut, s'il est vrai que l'on m'aime,
Aimer la gloire, autant que je l'aime moi-même,

Ne m'expliquer ses vœux que par mille beaux faits,
Et haïr Alexandre autant que je le hais.
Il faut marcher sans crainte au milieu des alarmes,
Il faut combattre, vaincre, ou périr sous les armes.
Jette, jette les yeux sur Porus et sur toi,
Et juge qui des deux était digne de moi.
Oui, Taxile, mon cœur douteux en apparence,
D'un esclave, et d'un roi faisait la différence.
Je l'aimai, je l'adore. Et puisqu'un sort jaloux
Lui défend de jouir d'un spectacle si doux,
C'est toi que je choisis pour témoin de sa gloire,
Mes pleurs feront toujours revivre sa mémoire,
Toujours tu me verras au fort de mon ennui,
Mettre tout mon plaisir à te parler de lui.

TAXILE

Ainsi je brûle en vain pour une âme glacée ?
L'image de Porus n'en peut être effacée,
Quand j'irais pour vous plaire affronter le trépas,
Je me perdrais, Madame, et ne vous plairais pas.
Je ne puis donc...

AXIANE

Tu peux recouvrer mon estime.
Dans le sang ennemi tu peux laver ton crime.
L'occasion te rit, Porus dans le tombeau
Rassemble ses soldats autour de son drapeau.
Son ombre seule encor semble arrêter leur fuite.
Les tiens même, les tiens honteux de ta conduite,
Font lire sur leurs fronts justement courroucés

Le repentir du crime où tu les a forcés.
Va seconder l'ardeur du feu qui les dévore.
Venge nos libertés qui respirent encore.
De mon trône et du tien deviens le défenseur.
Cours, et donne à Porus un digne successeur.
Tu ne me réponds rien. Je vois sur ton visage,
Qu'un si noble dessein étonne ton courage.
Je te propose en vain l'exemple d'un héros.
Tu veux servir. Va, sers, et me laisse en repos.

TAXILE

Madame, c'en est trop. Vous oubliez peut-être
Que si vous m'y forcez, je puis parler en maître.
Que je puis me lasser de souffrir vos dédains,
Que vous et vos États, tout est entre mes mains,
Qu'après tant de respects qui vous rendent plus fière,
Je pourrai...

AXIANE

Je t'entends. Je suis ta prisonnière ;
Tu veux peut-être encor captiver mes désirs,
Que mon coeur en tremblant réponde à tes soupirs.
Hé bien, dépouille enfin cette douceur contrainte.
Appelle à ton secours la terreur et la crainte,
Parle en tyran tout prêt à me persécuter.
Ma haine ne peut croître, et tu peux tout tenter.
Surtout ne me fais point d'inutiles menaces.
Ta soeur vient t'inspirer ce qu'il faut que tu fasses.
Adieu. Si ses conseils et mes voeux en sont crus,
Tu m'aideras bientôt à rejoindre Porus.

TAXILE

Ah ! Plutôt...

SCÈNE IV

Taxile, Cléofile.

CLÉOFILE

Ah ! Quittez cette ingrante princesse,
Dont la haine a juré de nous troubler sans cesse,
Qui met tout son plaisir à vous désespérer.
Oubliez...

TAXILE

Non, ma soeur, je la veux adorer.
Je l'aime. Et quand les voeux que je pousse pour elle,
N'en obtiendraient jamais qu'une haine immortelle,
Malgré tous ses mépris, malgré tous vos discours,
Malgré moi-même, il faut que je l'aime toujours.
Sa colère après tout n'a rien qui me surprenne.
C'est à vous, c'est à moi qu'il faut que je m'en prenne,
Sans vous, sans vos conseils, ma soeur, qui m'ont trahi.
Si je n'étais aimé, je serais moins haï.
Je la verrais sans vous par mes soins défendue,
Entre Porus et moi demeurer suspendue.
Et ne serait-ce pas un bonheur trop charmant
Que de l'avoir réduite à douter un moment ?
Non, je ne puis plus vivre accablé de sa haine,
Il faut que je me jette aux pieds de l'inhumaine.

J'y cours. Je vais m'offrir à servir son courroux
Même contre Alexandre, et même contre vous.
Je sais de quelle ardeur vous brûlez l'un pour l'autre.
Mais c'est trop oublier mon repos pour le vôtre,
Et sans m'inquiéter du succès de vos feux,
Il faut que tout périsse, ou que je sois heureux.

CLÉOFILE

Allez donc, retournez sur le champ de bataille,
Ne laissez point languir l'ardeur qui vous travaille.
À quoi s'arrête ici ce courage inconstant ?
Courez. On est aux mains. Et Porus vous attend.

TAXILE

Quoi Porus n'est point mort ? Porus vient de paraître ?

CLÉOFILE

C'est lui. De si grands coups le font trop reconnaître.
Il l'avait bien prévu. Le bruit de son trépas
D'un vainqueur trop crédule a retenu le bras.
Il vient surprendre ici leur valeur endormie,
Troubler une victoire encor mal affermie.
Il vient n'en doutez point, en amant furieux
Enlever sa maîtresse ou périr à ses yeux.
Que dis-je ? Votre camp séduit par cette ingrante,
Prêt à suivre Porus en murmures éclate.
Allez vous-même, allez en généreux amant
Au secours d'un rival aimé si tendrement,
Adieu.

SCÈNE V

TAXILE, seul.

Quoi ? La fortune obstinée à me nuire

Ressuscite un rival armé pour me détruire ?

Cet amant reverra les yeux qui l'ont pleuré,

Qui tout mort qu'il était me l'avaient préféré ?

Ah ! C'en est trop. Voyons ce que le sort m'apprête,

À qui doit demeurer cette noble conquête.

Allons. N'attendons pas dans un lâche courroux

Qu'un si grand différend se termine sans nous.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Alexandre, Cléofile.

ALEXANDRE

Quoi ? Vous craigniez Porus même après sa défaite ?
Ma victoire à vos yeux semblait-elle imparfaite ?
Non, non, c'est un captif qui n'a pu m'échapper,
Que mes ordres partout ont fait envelopper.
Loin de le craindre encor ne songez qu'à le plaindre.

CLÉOFILÉ

Et c'est en cet état que Porus est à craindre.
Quelque brave qu'il fût, le bruit de sa valeur
M'inquiétait bien moins que ne fait son malheur.
Tant qu'on l'a vu suivi d'une puissante armée,
Ses forces, ses exploits ne m'ont point alarmée.
Mais, Seigneur, c'est un roi malheureux et soumis,
Et dès lors je le compte au rang de vos amis.

ALEXANDRE

C'est un rang où Porus n'a plus droit de prétendre,
Il a trop recherché la haine d'Alexandre.
Il sait bien qu'à regret je m'y suis résolu ;
Mais enfin je le hais autant qu'il l'a voulu.
Je dois même un exemple au reste de la terre.

Je dois venger sur lui tous les maux de la guerre ;
Le punir des malheurs qu'il a pu prévenir,
Et de m'avoir forcé moi-même à le punir.
Vaincu deux fois, haï de ma belle princesse...

CLÉOFILE

Je ne hais point Porus, Seigneur, je le confesse.
Et s'il m'était permis d'écouter aujourd'hui
La voix de ses malheurs qui me parle pour lui,
Je vous dirais qu'il fut le plus grand de nos princes,
Que son bras fut longtemps l'appui de nos provinces,
Qu'il a voulu, peut-être, en marchant contre vous
Qu'on le crût digne au moins de tomber sous vos coups,
Et qu'un même combat signalant l'un et l'autre,
Son nom volât partout à la suite du vôtre.
Mais si je le défends, des soins si généreux
Retombent sur mon frère et détruisent ses vœux.
Tant que Porus vivra, que faut-il qu'il devienne ?
Sa perte est infaillible, et peut-être la mienne.
Oui, oui, si son amour ne peut rien obtenir,
Il m'en rendra coupable et m'en voudra punir.
Et maintenant encor, que votre cœur s'apprête
À voler de nouveau de conquête en conquête,
Quand je verrai le Gange entre mon frère et vous,
Qui retiendra, Seigneur, son injuste courroux ?
Mon âme loin de vous languira solitaire.
Hélas ! S'il condamnait mes soupirs à se taire,
Que deviendrait alors ce cœur infortuné ?
Où sera le vainqueur à qui je l'ai donné ?

ALEXANDRE

Ah c'en est trop, Madame, et si ce coeur se donne,
Je saurai le garder, quoi que Taxile ordonne,
Bien mieux que tant d'États, qu'on m'a vu conquérir
Et que je n'ai gardés que pour vous les offrir.
Encore une victoire, et je reviens, Madame,
Borner toute ma gloire à régner sur votre âme,
Vous obéir moi-même, et mettre entre vos mains
Le destin d'Alexandre et celui des humains.
Le Malien m'attend prêt à me rendre hommage.
Si près de l'océan que faut-il davantage
Que d'aller me montrer à ce fier élément,
Comme vainqueur du monde, et comme votre amant ?
Alors...

CLÉOFILE

Mais quoi, Seigneur, toujours guerre sur guerre ?
Cherchez-vous des sujets au-delà de la terre ?
Voulez-vous pour témoins de vos faits éclatants
Des pays inconnus même à leurs habitants ?
Qu'espérez-vous combattre en des climats si rudes ?
Ils vous opposeront de vastes solitudes,
Des déserts que le ciel refuse d'éclairer,
Où la nature semble elle-même expirer.
Et peut-être le sort, dont la secrète envie
N'a pu cacher le cours d'une si belle vie,
Vous attend dans ces lieux, et veut que dans l'oubli
Votre tombeau du moins demeure enseveli.
Pensez-vous y traîner les restes d'une armée,
Vingt fois renouvelée, et vingt fois consumée ?

Vos soldats dont la vue excite la pitié,
D'eux-mêmes en cent lieux ont laissé la moitié.
Et leurs gémissements vous font assez connaître...

ALEXANDRE

Ils marcheront, Madame, et je n'ai qu'à paraître.
Ces coeurs qui dans un camp d'un vain loisir déçus
Comptent en murmurant les coups qu'ils ont reçus,
Revivront pour me suivre, et blâmant leurs murmures,
Brigueront à mes yeux de nouvelles blessures.
Cependant de Taxile appuyons les soupirs.
Son rival ne peut plus traverser ses désirs,
Je vous l'ai dit, Madame, et j'ose encor vous dire...

CLÉOFILE

Seigneur, voici la reine.

SCÈNE II

Alexandre, Axiane, Cléofile.

ALEXANDRE

Hé bien ! Porus respire.
Le ciel semble, Madame, écouter vos souhaits,
Il vous le rend...

AXIANE

Hélas ! Il me l'ôte à jamais !
Aucun reste d'espoir ne peut flatter ma peine,
Sa mort était douteuse, elle devient certaine,

Il y court. Et peut-être il ne s'y vient offrir
Que pour me voir encore, et pour me secourir.
Mais que ferait-il seul contre toute une armée ?
En vain ses grands efforts l'ont d'abord alarmée.
En vain quelques guerriers qu'anime son grand coeur
Ont ramené l'effroi dans le camp du vainqueur.
Il faut bien qu'il succombe, et qu'enfin son courage
Tombe sur tant de morts qui ferment son passage.
Encor si je pouvais en sortant de ces lieux,
Lui montrer Axiane, et mourir à ses yeux.
Mais Taxile m'enferme, et cependant le traître
Du sang de ce héros est allé se repaître
Dans les bras de la mort il le va regarder,
Si toutefois encore il ose l'aborder.

ALEXANDRE

Non, Madame, mes soins ont assuré sa vie.
Son retour va bientôt contenter votre envie.
Vous le verrez.

AXIANE

Vos soins s'étendraient jusqu'à lui ?
Le bras qui l'accablait deviendrait son appui ?
J'attendrais son salut de la main d'Alexandre ?
Mais quel miracle enfin n'en dois-je point attendre ?
Je m'en souviens, Seigneur, vous me l'avez promis
Qu'Alexandre vainqueur n'avait plus d'ennemis.
Ou plutôt ce guerrier ne fut jamais le vôtre.
La gloire également vous arma l'un et l'autre,
Contre un si grand courage il voulut s'éprouver,

Et vous ne l'attaquiez qu'afin de le sauver.

ALEXANDRE

Ses mépris redoublés qui bravent ma colère,
Mériteraient sans doute un vainqueur plus sévère.
Son orgueil en tombant semble s'être affermi.
Mais je veux bien cesser d'être son ennemi.
J'en dépouille, Madame, et la haine et le titre,
De mes ressentiments je fais Taxile arbitre
Seul il peut à son choix le perdre ou l'épargner,
Et c'est lui seul enfin que vous devez gagner.

AXIANE

Moi, j'irais à ses pieds mendier un asile ?
Et vous me renvoyez aux bontés de Taxile ?
Vous voulez que Porus cherche un appui si bas ?
Ah, Seigneur, votre haine a juré son trépas.
Non, vous ne le cherchiez qu'afin de le détruire.
Qu'une âme généreuse est facile à séduire !
Déjà mon coeur crédule oubliant son courroux
Admirait des vertus qui ne sont point en vous.
Armez-vous donc, Seigneur, d'une valeur cruelle.
Ensanglantez la fin d'une course si belle.
Après tant d'ennemis qu'on vous vit relever,
Perdez le seul enfin que vous deviez sauver.

ALEXANDRE

Hé bien, aimez Porus sans détourner sa perte.
Refusez la faveur qui vous était offerte.
Soupçonnez ma pitié d'un sentiment jaloux,

Mais enfin s'il périt n'en accusez que vous.
Le voici. Je veux bien le consulter lui-même.
Que Porus de son sort soit l'arbitre suprême.

SCÈNE III

Alexandre, Porus, Axiane, Cléofile, Éphestion, Gardes d'Alexandre.

ALEXANDRE

Hé bien de votre orgueil, Porus, voilà le fruit.
Où sont ces beaux succès qui vous avaient séduit ?
Cette fierté si haute est enfin abaissée.
Je dois une victime à ma gloire offensée.
Rien ne vous peut sauver. Je veux bien toutefois
Vous offrir un pardon refusé tant de fois.
Cette reine elle seule à mes bontés rebelle
Aux dépens de vos jours veut vous être fidèle,
Et que sans balancer vous mouriez seulement
Pour porter au tombeau le nom de son amant.
N'achetez point si cher une gloire inutile.
Vivez. Mais consentez au bonheur de Taxile.

PORUS

Taxile ?

ALEXANDRE

Oui.

PORUS

Tu fais bien. Et j'approuve tes soins.
Ce qu'il a fait pour toi ne mérite pas moins.
C'est lui qui m'a des mains arraché la victoire.
Il t'a donné sa soeur. Il t'a vendu sa gloire.
Il t'a livré Porus. Que feras-tu jamais
Qui te puisse acquitter d'un seul de ses bienfaits ?
Mais j'ai su prévenir le soin qui te travaille.
Va le voir expirer sur le champ de bataille.

ALEXANDRE

Quoi Taxile ?

CLÉOFILE

Qu'entends-je ?

ÉPHESTION

Oui, Seigneur, il est mort,
Il s'est livré lui-même aux rigueurs de son sort.
Porus était vaincu. Mais au lieu de se rendre,
Il semblait attaquer et non pas se défendre.
Ses soldats à ses pieds étendus et mourants
Le mettaient à l'abri de leurs corps expirants.
Là, comme dans un fort, son audace enfermée
Se soutenait encor contre toute une armée,
Et d'un bras qui portait la terreur et la mort
Aux plus hardis guerriers en défendait l'abord.
Je l'épargnais toujours. Sa vigueur affaiblie
Bientôt en mon pouvoir aurait laissé sa vie,
Quand sur ce champ fatal Taxile descendu,
« Arrêtez, c'est à moi que ce captif est dû,

C'en est fait, a-t-il dit, et ta perte est certaine,
Porus, il faut périr ou me céder la reine. »
Porus à cette voix ranimant son courroux,
A relevé ce bras lassé de tant de coups.
Et cherchant son rival d'un oeil fier et tranquille,
« N'entends-je pas, dit-il, l'infidèle Taxile
Ce traître à sa patrie, à sa maîtresse, à moi ?
Viens lâche, poursuit-il, Axiane est à toi.
Je veux bien te céder cette illustre conquête,
Mais il faut que ton bras l'emporte avec ma tête.
Approche. » À ce discours ces rivaux irrités
L'un sur l'autre à la fois se sont précipités.
Nous nous sommes en foule opposés à leur rage.
Mais Porus parmi nous court et s'ouvre un passage,
Joint Taxile, le frappe et lui perçant le coeur,
Content de sa victoire, il se rend au vainqueur.

CLÉOFILE

Seigneur, c'est donc à moi de répandre des larmes.
C'est sur moi qu'est tombé tout le faix de vos armes.
Mon frère a vainement recherché votre appui,
Et votre gloire, hélas, n'est funeste qu'à lui.
Que lui sert au tombeau l'amitié d'Alexandre ?
Sans le venger, Seigneur, l'y verrez-vous descendre ?
Souffrirez-vous qu'après l'avoir percé de coups,
On en triomphe aux yeux de sa soeur et de vous ?

AXIANE

Oui, Seigneur, écoutez les pleurs de Cléofile.
Je la plains. Elle a droit de regretter Taxile.

Tous ses efforts en vain l'ont voulu conserver,
Elle en a fait un lâche, et ne l'a pu sauver.
Ce n'est point que Porus ait attaqué son frère.
Il s'est offert lui-même à sa juste colère.
Au milieu du combat que venait-il chercher ?
Au courroux du vainqueur venait-il l'arracher ?
Il venait accabler, dans son malheur extrême,
Un roi que respectait la Victoire elle-même.
Mais pourquoi vous ôter un prétexte si beau ?
Que voulez-vous de plus ? Taxile est au tombeau.
Immolez-lui, Seigneur, cette grande victime.
Vengez-vous. Mais songez que j'ai part à son crime.
Oui, oui, Porus, mon coeur n'aime point à demi,
Alexandre le sait, Taxile en a gémi.
Vous seul vous l'ignoriez. Mais ma joie est extrême,
De pouvoir en mourant vous le dire à vous-même.

PORUS

Alexandre, il est temps que tu sois satisfait.
Tout vaincu que j'étais tu vois ce que j'ai fait.
Crains Porus ; crains encor cette main désarmée,
Qui venge sa défaite au milieu d'une armée.
Mon nom peut soulever de nouveaux ennemis,
Et réveiller cent rois dans leurs fers endormis.
Étouffe dans mon sang ces semences de guerre,
Va vaincre en sûreté le reste de la terre.
Aussi bien n'attends pas qu'un coeur comme le mien
Reconnaisse un vainqueur, et te demande rien.
Parle, et sans espérer que je blesse ma gloire,
Voyons comme tu sais user de la victoire.

ALEXANDRE

Votre fierté, Porus, ne se peut abaisser.
Jusqu'au dernier soupir vous m'osez menacer.
En effet ma victoire en doit être alarmée.
Votre nom peut encor plus que toute une armée.
Je m'en dois garantir. Parlez donc. Dites-moi,
Comment prétendez-vous que je vous traite ?

PORUS

En roi.

ALEXANDRE

Hé bien, c'est donc en roi qu'il faut que je vous traite.
Je ne laisserai point ma victoire imparfaite.
Vous l'avez souhaité, vous ne vous plaindrez pas.
Régnez toujours, Porus, je vous rends vos États.
Avec mon amitié recevez Axiane.
À des liens si doux tous deux je vous condamne.
Vivez, régnez tous deux, et seuls de tant de rois
Jusques aux bords du Gange allez donner vos lois.
À Cléofile.

Ce traitement, Madame, a droit de vous surprendre.
Mais enfin, c'est ainsi que se venge Alexandre.
Je vous aime, et mon coeur touché de vos soupirs
Voudrait par mille morts venger vos déplaisirs.
Mais vous-même pourriez prendre pour une offense
La mort d'un ennemi qui n'est plus en défense.
Il en triompherait, et bravant ma rigueur

Porus dans le tombeau descendrait en vainqueur.
Souffrez que jusqu'au bout achevant ma carrière
J'apporte à vos beaux yeux ma vertu toute entière.
Laissez régner Porus couronné par mes mains.
Et commandez vous-même au reste des humains.
Prenez les sentiments que ce rang vous inspire,
Faites dans sa naissance admirer votre empire ;
Et regardant l'éclat qui se répand sur vous,
De la soeur de Taxile oubliez le courroux.

AXIANE

Oui, Madame, régnez, et souffrez que moi-même
J'admire le grand coeur d'un héros qui vous aime.
Aimez, et possédez l'avantage charmant
De voir toute la terre adorer votre amant.

PORUS

Seigneur, jusqu'à ce jour, l'univers en alarmes
Me forçait d'admirer le bonheur de vos armes.
Mais rien ne me forçait en ce commun effroi,
De reconnaître en vous plus de vertus qu'en moi,
Je me rends. Je vous cède une pleine victoire.
Vos vertus, je l'avoue, égalent votre gloire,
Allez, Seigneur, rangez l'univers sous vos lois,
Il me verra moi-même appuyer vos exploits.
Je vous suis, et je crois devoir tout entreprendre
Pour lui donner un maître aussi grand qu'Alexandre.

CLÉOFILE

Seigneur, que vous peut dire un coeur triste, abattu ?

Je ne murmure point contre votre vertu.

Vous rendez à Porus la vie et la couronne,

Je veux croire qu'ainsi votre gloire l'ordonne,

Mais ne me pressez point. En l'état où je suis,

Je ne puis que me taire et pleurer mes ennuis.

ALEXANDRE

Oui, Madame, pleurons un ami si fidèle,

Faisons en soupirant éclater notre zèle

Et qu'un tombeau superbe instruisse l'avenir,

Et de votre douleur et de mon souvenir.